

Des pères loin du pays, loin du cœur

Une enquête détaille les difficultés des immigrés séparés de leurs enfants.

Célibataires ici, chefs de famille là-bas, les immigrés isolés s'inventent depuis des décennies des façons d'être «père à distance». Comment remplissent-ils cette fonction sociale? Ombres tutélaires? Figures paternelles éclipsées? C'est ce qu'a fouillé une enquête originale réalisée, à la demande de la Sonacotra et du comité français pour l'Unicef, par Jacques Barou, chercheur au CNRS (1) et rendue publique aujourd'hui. Le rapport livre les «regards croisés» de nombreux immigrés, en majorité maghrébins et âgés de plus de 50 ans, et celui de jeunes de 16 à 44 ans rencontrés au Maroc, au Mali, ou en France. Il décortique comment le soutien financier provoque le départ, maintient l'éloignement et aménage l'absence des pères. L'argent, nerf de la famille.

Les épouses ne retiennent pas les hommes au pays. Au contraire. Parce qu'il faut prendre en charge la famille, le fait d'être marié pousse à l'exil.

Partis «pour le pain», ces immigrés ont dû déléguer l'autorité paternelle. «J'ai laissé ma femme avec mes parents jusqu'à leur mort... mon père était responsable de mes enfants», raconte un Algérien de 60 ans. Un Marocain a confié la garde morale de ses enfants à son voisin: «Il se charge de me prévenir en cas de dérapage. Je lui ai donné l'autorisation d'intervenir s'il voyait quelque chose d'inconcevable dans le comportement de mes enfants. Je lui ai dit que c'étaient également ses enfants. Je suis content des services qu'il me rend.»

Parfois, la délégation se mue presque en

abandon. Ainsi, un homme de 61 ans – qui n'est pas rentré depuis six ans au Maroc – avoue que son frère est devenu le père de ses enfants: «Ils se comportent avec moi comme si j'étais leur copain, sans aucun respect pour ma place de père. Ils ne m'obéissent pas. [...] Mon frère, instituteur, joue le rôle de moralisateur. [...] Mes enfants voient dans leur oncle, l'instituteur, un véritable père.»

Gratitude. Les femmes, à leur tour, suppléent le père. Le supplantent parfois. Surtout dans les villes, loin du village natal. Un Algérien de 67 ans exprime sa gratitude envers sa femme: «Les filles ont réussi grâce à l'éducation de leur mère. Franchement, c'est elle qui les a poussées. [...] Elles travaillent toutes bien à l'école.» Dorénavant, l'autorité des mères ne s'étend plus seulement aux filles, mais aussi aux garçons. Comme le

note le sociologue, «dans une société où la mère passe traditionnellement, en l'absence du mari, sous la tutelle du fils aîné dès que celui-ci est adulte, ce renversement des rapports n'est pas une petite chose».

Fierté. Les relations à distance sont entretenues par des coups de fils hebdomadaires. Mais les conversations peuvent parfois tourner court: «Ils me parlent un peu de la pluie et du beau temps, et puis, très vite, ils demandent de l'argent», se plaint un Algérien de 55 ans. Plus que par téléphone, cassettes ou courrier, le lien filial est exprimé sous une forme sonnante et rébuchante. L'envoi d'argent, «contribution principale [du père] à l'éducation des enfants, justifie son départ», note

Jacques Barou. Cette pratique forge une image valorisante du père. «Le meilleur père, c'est celui qui envoie de l'argent là-bas et qui fait des économies pour y aller le plus souvent possible», estime un Marocain de 56 ans. «Mes enfants sont fiers d'avoir un père immigré en France, parce qu'ils vivent mieux que les autres», renchérit un autre. Ainsi, «s'acquitter de cet appui financier en maintenant un lien régulier avec les enfants, constitue la finalité principale du projet migratoire».

Ces pères lointains et isolés sont réticents à l'installation en France de leur progéniture. «J'entendais les gens qui vivaient avec leurs enfants ici se lamenter tout le temps de leur femme, de leurs enfants. Cela

m'a aussi découragé. On disait que les enfants qui avaient grandi ici étaient mal élevés», explique un Marocain de 53 ans. A leurs yeux, les enfants nés en France issus de l'immigration ont trop de liberté. «Ici, ils font ce qu'ils veulent. Il n'y a personne pour les tenir», ou encore «mon fils baisse les yeux quand il me voit. Ici, les enfants disent merde à leurs parents». Image repoussoir surtout pour les

femmes et les jeunes filles, dont les pères craignent plus que tout l'émancipation.

Nombre d'enfants voient leur père comme un étranger: «Quand j'étais petit, je disais à ma mère: "Qui c'est, celui-là?"», se souvient un Algérien de 17 ans. «J'ai honte de parler avec mon père. Je n'ai pas l'habitude, je suis gênée devant lui. On ne se connaît pas tellement», rapporte une Tunisienne de 17 ans.

D'autres membres de la famille ont remplacé la tendresse et l'autorité paternelles: «Mon père, c'est mon oncle, ma mère,

c'est ma tante», résume un jeune Tunisien. Le père disparaît. Au pays, lors des retours des patriarches, les enfants gardent globalement une image favorable. «Quand mon père venait un mois en été, les valises étaient pleines de cadeaux, son séjour passait comme un éclair. J'étais

fier, je me la jouais, moi! Je distribuais des bonbons, des chocolats à mes copains», raconte un Algérien de 18 ans.

Parfois, les présents ne suffisent pas. «Il me ramenait des cadeaux, oui, regrette une Marocaine, mais je ne le sentais pas proche.» Dans les témoignages des jeunes, deux types de représentations du père apparaissent: celle d'un père occidentalisé, plus accessible et permissif, et celle d'un père «bougon», désocialisé par la solitude de la vie d'immigré. Dans les deux cas, il est souvent trop tard pour construire une relation filiale.

Déceptions. Les retrouvailles en France dans le cadre du regroupement familial engendrent une chaîne de déceptions. «Là-bas, on m'enviait, mon père envoyait des devises, j'étais privilégié. Ici, il ne me donne pas d'argent», raconte un jeune Algérien. Le père, détendu et souriant l'été, est vu «dans son habit de travail, fatigué, dégoûté, triste». En même temps, les enfants restés dans le pays reprochent au père de ne pas les faire venir. Paradoxe familial et filial résumé par ce vieil Algérien: «Tu ramènes les enfants ici, ils oublient leur origine, renient leur pays, perdent leur culture... Tu les laisses, tu es seul et malheureux... l'impasse, quoi.» ●

CHARLOTTE ROTMAN

(1) Le devenir des enfants d'immigrés demeurés au pays d'origine: regards croisés pères-enfants.